

FLOSSENBÜRG 40301

SERGIO RUSICH DE' MOSCATI

# Flossenbürg 40301

À vingt ans dans les camps nazis

*Traduit de l'italien par  
Francine Delfosse et Guy Delhaute*

*Histoires italiennes*

Éditions Le Manuscrit  
Paris

## **La collection**

Dirigée par Chiara Nannicini Streitberger, professeure de littérature italienne à l'Université Saint-Louis, Bruxelles, la collection « Histoires italienne » a pour vocation de diffuser le savoir relatif à des ouvrages écrits en langue italienne au cours des <sup>xx</sup><sup>e</sup> et <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècles. Ces ouvrages, importants pour l'histoire de l'Italie et de l'Europe, sont encore inédits en langue française. Les oeuvres de la collection se situent au croisement des genres : la fiction, l'histoire, le témoignage, l'autobiographie, l'essai, et mettent principalement en avant des femmes écrivaines.

*À la mémoire de mes compagnons de détention  
restés « là-haut » pour toujours.*

*À mes enfants, Silva et Dario, ce devoir indispensable,  
afin qu'ils s'en souviennent.*

## Préface

### Le journal de Sergio

Le témoignage de Sergio Rusich de' Moscati commence *ex abrupto*, dans le camp de concentration de Zittau, près de Dresde. Le lecteur se retrouve d'emblée à ses côtés, il observe et réfléchit, souffre et lutte pour survivre au quotidien, dans ce terrible hiver 1944-1945 qui a provoqué la mort d'une grande partie de la population d'Europe. Le début de son histoire est tellement brusque, sans préambule, qu'on est pris au dépourvu. Il faut quelques secondes pour saisir la situation et trouver ses repères. En effet, Rusich souhaite plonger les lecteurs dans le lieu et le temps de sa détention, afin qu'ils puissent partager son expérience et sa douleur, en effaçant le recul et la distance entre l'hiver 1944 et aujourd'hui. L'écrivain parvient à donner cet effet avec une narration au présent historique, scandée par le rythme quotidien des faits. C'est pourquoi le titre original était *Il mio diario* (*Mon journal*), bien que le livre ait été écrit plusieurs années après la libération. La décision de Rusich d'écrire un journal *a posteriori*

peut surprendre, mais s'avère être la bonne voie pour décrire et partager sa dernière année de guerre, qui coïncide avec une expérience concentrationnaire douloureuse et absurde à la fois.

Ce témoignage représente un document précieux et original de la vie – de la survie – dans un camp nazi pour prisonniers politiques, comme maints autres, ce qui serait déjà une excellente raison de le relire aujourd'hui. En outre, il se distingue d'autres témoignages similaires de plusieurs points de vue que je vais essayer de cerner dans cette préface afin d'en expliquer sa traduction en français et sa publication dans notre collection « Histoires italiennes ».

### **Un témoignage différent**

Lorsque j'ai découvert le livre de Rusich dans un rayon de la bibliothèque du Mémorial de Flossenbürg, en Bavière occidentale, il était presque caché parmi de gros volumes de livres illustrés, écrasés par les essais des historiens et des chercheurs. De plus, ce témoignage ne figurait pas, sur la bibliographie dont je disposais, parmi les noms les plus connus des rescapés du camp de Flossenbürg, qui faisaient autorité dans le domaine linguistique italien, tels que Cantaluppi, Bocchetta. Son livre a tout de suite attiré mon attention, car il se présentait d'emblée différemment par rapport aux autres textes de déportés politiques, à commencer par cet *incipit* inédit, qui efface impitoyablement tous les événements biographiques antérieurs, bien qu'ils soient de grande importance. En situant le début de son journal à Zittau, Rusich balaie d'un seul coup la guerre vécue en première ligne, le choix de la résistance antifasciste après l'armistice de septembre 1943, la lutte comme maquisard dans les montagnes istriennes, l'arrestation en novembre 1944, sans oublier l'incarcération à Trieste et le départ de son convoi de déportation, destination Flossenbürg. J'ai pu

reconstruire par la suite, à l'aide des sources historiques, que Sergio Rusich de' Moscati était dans le convoi n. 114 au départ de Trieste le 18 décembre 1944, arrivé à Flossenbürg le 21 décembre 1944. Un voyage de quatre jours pour une distance relativement courte, mais on sait bien que les transports de déportation n'empruntaient jamais le chemin le plus bref. Le *Transport* a dû constituer une épreuve terrible pour Sergio et ses camarades, mais nous n'avons pas le récit de ces moments non plus. Les premiers mois d'incarcération ainsi que la période de quarantaine dans le camp principal de Flossenbürg (*Hauptlager*) ont droit à quelques parenthèses antérieures au cours de son récit. En revanche, Rusich ne raconte jamais les faits qui les précèdent et qui expliqueraient aussi, d'une certaine manière, sa persécution comme détenu politique du système nazi.

En ayant lu beaucoup d'autres témoignages qui s'arrêtent longtemps sur les années de lutte et de prison, avant d'entamer la déportation, j'étais très surprise de ne rien trouver ici. Je m'en suis demandé la raison. D'autres prisonniers politiques du système concentrationnaire ressentent l'exigence de raconter leur combat actif et engagé, avant de passer au récit pénible des longs mois de souffrance qui suivent, endurés dans le camp. Le fait que Rusich ne raconte pas et ne fasse aucune référence à son engagement dans la lutte armée antifasciste, m'a paru très remarquable et digne d'intérêt. Sans doute a-t-il préféré se concentrer sur la période de déportation pour que le lecteur soit à ses côtés dans la lutte quotidienne de sa survie, on l'a dit, dans son désir de revenir au temps présent du camp et d'annuler le décalage temporaire. Mais il doit y avoir également d'autres raisons à ce choix, que l'on pourrait considérer comme un acte de modestie, de tolérance, de proximité de l'âme humaine, autant de qualités profondes permettant de dissimuler l'importance du « moi, je », ou de remettre au niveau de l'expérience collective.

## La tolérance humaine

Une autre caractéristique inédite du témoignage de Rusich réside dans l'absence totale de haine, de rancune, de désir de vengeance. Dès le début, le protagoniste observe la population allemande fuyant la ligne du front, près de Dresde, sur des véhicules de fortune. Au moment des faits, il est lui-même interné dans un camp de concentration allemand, ce qui pourrait légitimer un sentiment de colère, un désir de revanche. Or, il n'en est rien. Bien au contraire, en remarquant la longue colonne de fuyards, leur fatigue et leur misère, on perçoit dans son discours plutôt du chagrin et même un brin de pitié. Le passage se termine par l'explosion de sa faim inépuisable, attisée par une odeur, qui l'oblige de se détourner du spectacle et le ramène au présent douloureux. C'est le cri du corps qui prend le dessus sur son esprit qui, lui, demeure ouvert et tolérant.

L'attitude de narrateur témoin adoptée par Rusich est admirable. Il n'exprime dans son livre aucune rancune vers la population allemande. Certes, le Kapo du Lager, surnommé Le Vieux par ses victimes, devient naturellement la cible de son mépris, parfois de son ironie, mais il le mérite bel et bien : tortionnaire violent et sadique, il constitue la figure la plus redoutée et parmi les plus horribles de ce témoignage. La haine n'existe que pour les bourreaux, responsables de la souffrance humaine et de la mort. L'exemple contraire est constitué par la figure du *Posten* allemand, qui laisse entrer dans sa cabane, sans rien dire, les prisonniers travaillant dans la neige, afin qu'ils puissent se réchauffer un peu à son poêle. À l'heure du retour des gardiens, plusieurs heures après, il les avertit avec un simple « Dehors ! », sans ajouter un mot. Combien de prisonniers seraient morts de froid sans cette entente silencieuse mais malgré tout très généreuse ? Rusich nous raconte une autre face de l'expérience concentrationnaire, où un brin d'humanité se fraye un chemin et allume une lumière

d'espoir aussi bien dans le cœur de détenus que dans celui des lecteurs.

En tant que détenu, Sergio se sent proche de ses camarades, *in primis* vers son ami Squadrani, mais aussi d'autres amis et détenus qu'il peut aider. Il les soutient comme il peut, en leur donnant du courage en attendant le printemps, en les réconfortant dans les moments de faim, de soif, de maladie, de détresse, de nostalgie. Engagé personnellement dans la survie, il en fait une affaire de groupe, en tissant un lien avec les autres, un lien qui puisse les aider mutuellement. En lisant son témoignage on perçoit ce désir de solidarité généreuse et amicale, qui souvent s'exprime par une profonde tolérance humaine.

### **Les bouleaux et les citronniers**

Puisque j'ai finalement pris le parti d'énumérer les raisons qui rendent ce livre précieux, il ne faut surtout pas oublier la profonde sensibilité intellectuelle de Rusich. Lui qui avait fait des études universitaires, lui qui sera par la suite un instituteur d'école primaire apprécié et aimé par les élèves du quartier populaire de l'Isolotto, à Florence, il possédait sûrement des connaissances supérieures à la moyenne. Istrien d'origine, il maîtrisait plusieurs langues, dont l'allemand, ce qui lui a permis de mieux survivre dans le camp mais aussi d'intercéder pour les camarades dans quelques moments critiques. Il n'est pas rare de pouvoir lire en filigrane, dans sa chronique concentrationnaire, un deuxième degré de discours : la métaphore avec les bouleaux, des arbres à la fois fragiles et résistants dont le camp est entouré, vient s'insérer de manière très subtile lorsque la résistance d'un homme est mise à dure épreuve ; de même, l'observation des bourgeons duveteux annonçant le printemps se transforme en espoir partagé entre le prisonnier épuisé et ses camarades. Mais un passage en particulier me paraît bien résumer la sensibilité

de notre témoin-conteur. Lorsque les kapos distribuent des cartes postales aux prisonniers, censés pouvoir écrire aux familles et leur donner des nouvelles d’eux – énième acte de cruauté absurde et sadique à leur égard, car les cartes postales ne seront jamais envoyées – Sergio y écrit les vers du célèbre poème de Goethe : « Connais-tu le pays, où les citronniers fleurissent ». Sa culture, confirmée par la connaissance du poème allemand, se mélange ici à l’ironie de son acte, qu’aucun kapo n’est en mesure de saisir, mais aussi à une profonde nostalgie de l’Italie, sa patrie lointaine, dont il est question dans les vers de Goethe. Avec son habituelle discrétion et modestie, Rusich n’explique rien de tout cela mais chaque lecteur avisé sait profiter de ces moments de grande sensibilité et de profonde tristesse. À son retour de la déportation, au lieu de retrouver sa patrie et d’y mener une vie heureuse et sereine, une autre mauvaise surprise historique allait l’attendre à Pola, en Istrie. Cette fois non plus, il n’en fera pas mot dans son récit, mais sa fille Silva l’a raconté pour nous, dans le texte qui se trouve à la fin de ce livre.

Le témoignage de Sergio Rusich de’ Moscati paraît aujourd’hui en traduction française. Nous espérons que son message fort et sincère pourra parler aux jeunes générations qui ont grandi après la guerre.

Chiara Nannicini Streitberger